Nouvelle-Orléans, janvier-mai 1927

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Fête Annuelle

Concours de 1926

Ronsard, poète lyrique

Manuscrits couronnés { Mlle Marguerite Gutiérrez Nájera
Mlle Gladys Anne Renshaw

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 35 Cents

Siège Social 422 Maritime Bldg.

Nouvelle-Orléans

Boudousquié Printing Co., Ltd.



Nouvelle-Orléans, janvier-mai 1927

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Fête Annuelle

Comme le savent tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la langue française en Louisiane, notre "petite Académie Française" à la Nouvelle-Orléans, l'Athénée Louisianais offre une médaille en or et un prix en espèces à celui ou celle qui aura composé l'essai littéraire le plus méritoire traitant d'un sujet que le bureau de notre société aura préalablement choisi. Cette année l'Athénée Louisianais avait proposé comme thèse littéraire, "Ronsard, poète lyrique". Le sujet était tout à fait d'à-propos, puisque l'on vient de célébrer en 1924 le quatre centième anniversaire de la mort du plus grand poète lyrique français du XVIe siècle.

Les résultats du concours de cette année ont été proclamés avec tout le cérémonial usuel dans la Salle du Musée d'Histoire Naturelle, au coeur même de la partie la plus historique de notre bonne cité, mardi soir, le 20 décembre 1926.

"Finis coronat opus", dit le proverbe. Il était donc juste que les nombreux amis de l'Athénée se soient empressés de venir assister au "couronnement", si j'ose m'exprimer ainsi, de deux manuscrits dont la conception, le style et l'ordonnance littéraire en général, font le plus grand honneur à leurs auteurs, et comme en l'occasion il s'agissait de deux représentantes du sexe que Ronsard lui-même a chanté et vanté avec tant de lyrisme élevé et en accents poétiques si fine-

ment et si harmonieusement exprimés, nous y avons vu l'intervention efficace et puissamment inspiratrice des héroïnes du grand barde vis à-vis de la Muse qui a guidé la plume érudite et charmante des deux lauréatés de l'Athénée Louisianais.

Selon l'usage, la séance s'ouvrit par quelques paroles avenantes et bien senties de celui qui dirige les destinées de l'Athénée Louisianais avec tant de dévouement et de distinction depuis de nombreuses années, M. Bussière Rouen. A la suite de ce discours, M. Lionel C. Durel, le secrétaire perpétuel, fit une analyse sommaire très juste et très appréciée des deux manuscrits couronnés. Le secrétaire perpétuel sait donner à ses improvisations une tournure spirituelle et plaisante qui ne fait qu'ajouter à l'intérêt que l'on prend à tout ce qu'il dit.

Le rapport du secrétaire perpétuel fut suivi de la lecture de plusieurs extraits d'un des manuscrits couronnés, celui qui portait la devise "Grenouille". Le sous-secrétaire du l'Athénée Louisianais, M. André Lafargue, avait été chargé de cette tâche.

Les grandes fêtes de l'Athénée comportent toujours une partie musicale, dont la direction depuis plusieurs années est confiée à Mme Jeanne Dupuy Harrison, une ancienne lauréate de notre société littéraire. Le programme artistique offert en cette occasion par Mme Harrison et les exécutants qui lui ont prèté leur

gracieux concours, a été sans contredit un des plus délicieux que les invités de notre "petite Académie" aient jamais entendus. Mlle Noémie Salatich, accompagnée au piano par Mme Louise Toomey, son professeur émérité, se fit entendre dans "l'Eté", de Chaminade, et "Ravissants Papillons", de Maley. Mlle Salatich chante avec beaucoup de savoir. Mme Alfred Reinecke, l'épouse d'un autre lauréat de l'Athénée, et elle-même une artiste du plus grand talent, nous joua au piano, le "Menuet" de Grieg, le "Prélude", de Chopin, et la "Valse Caprice", de Cyril Scott. Les nombreux applaudissements qui accueillirent les différentes exécutions de Mme Reinecke lui démontrèrent combien le public prenait plaisir à l'entendre. Puis Mlle Conchita Braniff chanta de façon exquise et avec une véritable maëstria des airs espagnols et une romance française en s'accompagnant à la guitare. Mlle Braniff sait dire la chanson espagnole avec un talent incontestable. Elle porte à ravir les grands châles de son pays et sa personnalité gracieuse et fine rehausse l'éclat de son exécution. Mlle Braniff appartient à une famille distinguée du Mexique, dont les membres sympathiques viennent séjourner de temps à autre à la Nouvelle-Orléans. Elle fut applaudie comme elle le méritait.

M. Lafargue donne ensuite lecture d'extraits du second manuscrit couronné, portant la devise "Fontaine Bellerie".

Cette partie du programme fut suivie par un air de "Cavalleria Rusticana", de Mascagni, chanté admirablement et avec toute l'ampleur vocale voulue par Mme Joseph C. Deléry, accompagnée au piano par Mme W. McWhirter. Répondant aux applaudissements de son auditoire, Mme Delery chanta "Un Doux Lien", de Delbruck. Son très sympathique mari, M. Joseph C. Deléry, fit alors entendre sa voix chaude et merveilleusement bien timbrée dans deux morceaux de "l'Hérodiade", de Massenet, "Salomé, Salomé" et "Vision Fugitive" et clôtura le programme musical en chantant de façon magistrale le "Cantique de Noël", d'Adam. Le morceau était tout à fait d'à-propos vu l'approche des fêtes de Noël.

Le moment "suprême" et "psychologique", comme le dit avec raison le président, étant arrivé, M. Rouen annonça que les deux écrivains dont les compositions littéraires avaient mérité les suffrages de l'Athénée Louisianais étaient Mlle Gladys Anne Renshaw et Mlle Marguerite Gutierrez Najera. Sous une triple salve d'applaudissements les nouvelles lauréates s'avancèrent pour recevoir des mains de Mme Jeanne Dupuy Harrison, chargée de cette mission par le président, leurs médailles et les chèques qui les accompagnaient.

Mlles Marguerite Gutierrez Najera et Gladys Anne Renshaw furent vivement félicitées par tous ceux qui entendirent la lecture des extraits

de leurs deux essais. Ces deux ouvrages, couronnés simultanement par l'Athénée Louisianais, ont un caractère littéraire de la plus haute valeur, et font honneur sous tous les rapports à leurs auteurs. Le lyrisme exquis, gracieux et tendre de Ronsard n'aurait pu être commenté et loué avec plus d'envolée poètique et dans un style s'adaptant de façon plus harmonicuse avec le sujet que par la plume gracile et féconde de Mlle Gutierrez Najera. La lecture de ce manuscrit évoque spontanément le style imagé, les figures tendres, souriantes et profondément attachantes et les tableaux de la nature d'un coloris exquis de celui que Malherbe a traité avec un rigourisme impitoyable, que les générations de lettrés qui l'ont suivi ne peuvent lui pardonner aisément. On ne pouvait chanter les louanges de Ronsard en langue plus harmonieuse et plus évocatrice du talent du poète.

Quant au travail de Mlle Renshaw, il dénote une érudition et une maturité intellectuelle que l'on ne rencontre généralement que chez les universitaires les mieux doués et beaucoup plus âgés que celle dont la modestie égale le talent. L'oeuvre de Mlle Renshaw est une analyse savante du côté philosophique et essentiellement littéraire du poète dont le luth n'a jamais cessé de faire entendre ses accents les plus tendres et les plus passionnés nonobstant les vicissitudes et les déboires de celui qui en pinçait les cordes. L'essai de Mlle Renshaw est d'une documenta-

tion sûre et abondante. Ceux qui voudraient se renseigner sur la bibliographie, sur l'étendue et l'influence de l'oeuvre de Ronsard, poète éminemment lyrique, grand amant de la nature, philosophe résigné et tendrement épris, trouveront dans le travail de Mlle Renshaw les qualités de solide érudition auxquelles ils désirent faire appel.

L'Athénée Louisainais adresse de nouveau toutes ses félicitations les plus vives et les plus sincères à Mlles Renshaw et Najera Gutierrez, à leurs parents et à leurs amis. Ce sont deux jeunes écrivains qui font honneur à la langue et aux lettres de France.

André Lafargue.

Ronsard, Poète Lyrique

Cinq ans après la mort du grand enchanteur de la Renaissance, le Divin Léonard, au terroir vendômois et à l'ombre de la forêt de Gastine, hantée par les nymphes, naquit au manoir de la Possonnière, le 11 septembre 1524, Pierre de Ronsard. De ses aïeux, gardes forestiers, il hérita l'amour de la nature, scellé, si l'on croit à la légende, le jour de son baptême, alors que tombé des bras de sa nourrice la prairie le reçut sans lui faire le moindre mal, comme si elle avait reconnu son futur chantre dans le nouveau-né tombé parmi ses fleurs.

La Poésie et l'Histoire se penchèrent sur son

berceau. Sa mère, Jeanne Chaudrier, descendante des La Trémouille; son père, Louis de Ronsard, soldat aventureux, compagnon de Bayard, créé Chevalier par François 1er après un long service à l'armée d'Italie, enchantèrent son enfance par des récits merveilleux: férocité des combats où le courage s'empanachait d'héroïsme, raffinements des festins et des tournois; et, lorsque notre petit bonhomme ouvrit grands ses yeux à la vie, de la fenêtre du château paternel il put contempler un des plus beaux paysages de France: la vallée ornée du "bel émail de l'herbe nouvelette", les hauteurs de Lavardin et de Troo et le clair ruban du Loir, aux ondes fuyantes, comme nos jours, dont la chanson ensorcela son coeur. Au loin, le clocher de Couture, sa paroisse, et tout près la forêt enchantée, peuplée de nymphes, de dryades, de faunes, où s'égarait Ronsard jeunet pour écrire ses premières rimes:

> "Où premier j'accordais les langues de ma lyre
> Où premier j'entendis les flèches résonner
> D'Apollon qui me vint tout le coeur étonner.
> Où premier, admirant la belle Calliope,
> Je devins amoureux de sa neuvaine troupe,
> Quand sa main sur le front cent roses me jeta
> Et de son propre lait Euterpe m'allaita."
> (Ode contre les bûcherons de la forêt de Gâtine)

Que peut-on s'attendre du frêle puîné de cette famille noble dont l'enfance se déroule dans un cadre magnifique, qui épelle sur les murs de sa demeure des maximes latines, de chrétienne résignation et des voluptueuses sentences

païennes? Car, ce n'est pas en vain que le Grand Florentin est mort en France. N'a-t-il pas apporté avec lui le dernier sourire du paganisme le même qu'il mit sur les lèvres de ses Madones aux lourdes paupières et de sa Monna Lisa, de son St. Jean-Baptiste et de son Bacchus. Les seigneurs qui s'en retournaient des Guerres d'Italie rapportaient à la pointe de leurs épées glorieuses un rayon de ce soleil de la Renaissance qui, un peu plus tard, devait embraser le terroir français. Et c'est ainsi que dans la maison de Ronsard à l'imprécation latine "Domine conserva me" répondait la devise engravée sur la porte: "Voluptati et Gratiis".

Toute sa vie aux voluptés et aux Grâces, dans les thuriféraires ciselés de ses vers, Ronsard brûla des parfums ardents. Qu'elles aient nom Cassandre, Marie ou Hélène, ne sont-elles pas les mêmes que ces "Charités" dansant au clair de lune, près de la fontaine Bellerie? A douze ans notre poète lit Virgile; un livre à la main il erre dans les bois, s'abreuve aux sources, parle aux antres et aux rochers et devient si rêveur que son père, inquiet de l'avenir de ce "musard" le fait agréer comme page du Dauphin, et le voici partant pour Avignon où se tenait alors le camp de François 1er qui guerroyait avec l'Empereur pour revendiquer l'héritage de Milan. La vie aventureuse de Ronsard commence alors. Il suivit en Ecosse la fille de son roi, Madeleine de France, mariée à Jacques V, et, après avoir été

témoin de la touchante et brève idylle de cette princesse, il rentra en France et reprit sa place de Page à l'écurie du Duc d'Orléans. Plus tard il fit part de diverses missions en Flandre et dans le Saint Empire, et c'est au retour d'un de ces voyages qu'il fut frappé par la cruelle maladie qui changea son destin lui enlevant des mains l'épée des guerriers pour lui mettre le luth des poètes: Ronsard devint sourd. De petite fortune, il n'eut pas d'autre recours que de prendre la tonsure et devenir clerc d'église. Les ciseaux de l'Evêque du Bellay coupèrent la toison blonde du page et les ailes des rêves d'-amour de l'adolescent de dix-neuf ans, car, si la tonsure ne fait pas de lui un religieux, elle l'oblige au célibat.

Voué désormais à l'étude il s'y donnera tout entier, au collège de Coqueret à Paris, sous la férule du grand humaniste Jean Dorat. Mais l'amour va-t-il l'épargner? Ce grand animateur passera-t-il auprès du page tonsuré sans lui toucher le coeur du bout de sa baguette magique?

Au mois d'avril, à Blois, alors qu'il remplissait son service d'écuyer à la coeur, celle qui allait devenir la Dame de ses pensées lui apparut. Qui mieux que lui-même pourrait nous la dépeindre? Voici ce que dit le poète pendant que Cassandre Salviati joue sur son luth un branle de Bourgogne:

"Une beauté de quinze ans, enfantine
Un or frisé de maint crêpe annelet,
Un front de rose, un teint damoiselet,
Un ris que l'âme aux astres achemine;

Une vertu de telle beauté digne,
Un col de neige, une gorge de lait,
Un coeur jà mûr en un sein verdelet
En dame humaine une beauté divine.

Un oeil puissant de faire jours les nuits,
Une main douce à forcer les ennuis
Qui tient ma vie en ses doigts enfermée;

Avec un chant découpé doucement
Or'd'un souris, or'd'un gemissement
De tels sorciers ma raison fut charmée.

Le sort en est jeté, le coeur du poète éveillé à l'amour en connaîtra toutes les délices et tous les tourments, ses plus beaux vers en débordent et les plus pathétiques cris de son lyrisme sont ceux qu'arrache à son coeur épuisé la poursuite de la Beauté que lui fit entrevoir un soir d'avril, une enfant de quinze ans.

De retour à l'école de Dorat, et pendant que le maître commente devant ses brillants élèves qui furent Du Bellay, Pontus de Tyard, Peletier, Baïf, Jodelle et Belleau, les classiques latins et grecs, tout en buvant avidement à cette source qui l'enivre Ronsard se souviendra de Cassandre. S'enferme-t-il dans sa chambre pour lire en trois jours l'Iliade ayant soin de recommander auparavant de ne l'interrompre pour qui que ce soit, même pour un dieu, mais—se ravise-t-il:

"Si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre et me viens accoutrer
Je veux tant seulement à lui seul me montrer."

S'égaye-t-il au milieu de la joyeuse "Brigade" dans une de ces parties de campagne à Arcueil où maître et élèves s'enivrent d'air frais et de poésie, s'ébattent dans les champs comme une troupe de gamins, se couronnent de fleurs et clouent des papillons à l'écorce des arbres le nom de son amie lui revient encore:

"Neuf fois au nom de Cassandre
je vais prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
en mémoire
Des neuf lettres de son nom."

(Les Bacchanales ou le folâtrissime voyage d'Hercueil, près Paris, fait en l'an 1549)

Comme de la chenille le papillon, la scintillante Pléiade qui brilla comme une constellation à la Cour des Valois et qui travailla avec tant d'ardeur pour remettre en honneur la langue française, sortit de cette Brigade dont Ronsard était chef à Coqueret. En sortant de cette école écoutons-le encore parler de ses enthousiasmes et de son labeur:

"Adonques pour hausser ma langue maternelle
Indompté du labeur, je travaillai pour elle,
Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,
Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieux.
Je fis d'autre façon que n'avaient les antiques,
Vocables composés et phrases poétiques,
Et mis la poésie en tel ordre qu'après,
Le Français fut egal aux Romains et aux Grecs."

(Reponse de Pierre de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels predicanteraux et ministreaux de Genève.)

Il ne dit pas qu'il transplanta à l'orée de la forêt de Gastine les violettes anacréontiques et que le premier il scanda en Français les quatorze

coups d'or de l'Alexandrin. Cependant la belle Cassandre, insensible aux plaidoiries du poète, s'était mariée au Seigneur du Pray dont le château était voisin de la Possonnière ce qui valut à Ronsard de fréquentes visites de son amie; à ses pieds il égrène le chapelet de ses vers qu'il devait publier plus tard dans le livre des "Amours". Humble ou hautain, selon les circonstances, il plaid sa cause utilisant au besoin son infirmité qui nous vaut un de ses plus délicieux sonnets. Oyez plutôt:

"Bien que vous surpassiez en grâce et en richesse
Celles de ce pays et de tout autre part,
Vous ne devez pourtant, et fussiez-vous princesse,
Jamais vous repentir d'avoir aimé Ronsard.
C'est lui, Dame, qui peut avecque son bel art,
Vous affranchir des ans, et vous faire Déesse;
Il vous promet ce bien, car rien de lui ne part
Qui ne soit bien poli, son siècle le confesse.
Vous me réponderez qu'il est un peu sourdaud,
Et que c'est déplaisir, en amour, parler haut;
Vous dites vérité, mais vous celez après.
Que lui, pour vous ouïr s'approche à votre oreille,
Et qu'il baise à tout coup votre bouche vermeille,
Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près."

A travers toute son oeuvre on peut suivre l'influence de cet amour printanier; comme le Loir de sa terre natale il coule dans les pages de ses livres, cristallin et pur, reflétant au passage les fleurs des passions nouvelles cueillies par le poète: Marie, Genèvre, Astrée, Hélène, est s'il se cache quelquefois sous la mousse, c'est pour soupirer plus loin à l'imprévu, plus clair et plus frais, répétant dans la chanson de ses ondes l'éternelle complainte du temps et de l'amour. Car, qui exprima comme Ronsard l'avidité de

jouir de l'heure brève, de cueillir la fleur de peur qu'un peu plus tard elle ne s'effeuille, "battue ou de pluie ou d'excessive ardeur"? Le premier il comprit l'incomparable beauté des roses de France; dans ses longues promenades autour de la demeure paternelle il les avait vues à toutes les heures du jour; au matin saupoudrées de rosée:

> "Au matin de perles petites
> Qu'elle emprunte du point du jour"

dans la splendeur des après-midi d'été déployant leur "robe de pourpre au soleil" ou tachant les champs de blé de leur face "de vermillion teinte" et, alors que lassé d'honneurs il jardinait dans son prieuré de St. Côme, il les avait vues mourir, dans ses crépuscules mélancoliques" feuille à feuille décloses". Leur parfum avait enivré sa jeunesse:

> "Près de toi, sentant ton odeur,
> Plein d'ardeur
> Je façonne un vers dont la grâce
> Malgrès mille siècles vivra
> Et suivra
> Le long vol des ailes d'Horace"

Il avait suivi leur conseil de cueillir "au matin les roses de la vie" mais, malgré sa brillante éloquence, il n'avait pas toujours réussi, hélas! à faire apprendre la leçon de la rose à ses maîtresses. Il aima les roses, voluptueux, parce qu'elles ont le teint de "la beauté qu'on adore en Cythère", et il aima les nymphes qui"—de rose ont les coudes et le sein". Et toutes ces roses qui avaient embelli sa vie il les sema, à

pleines mains dans son oeuvre, il éparpilla leurs pétales, il tressa des couronnes pour le front des aimées, il arrosa de leur essence toutes les pages de ses "Odes" et de ses "Amours", tant et si bien qu'en ouvrant son livre on peut chanter à la vérité avec lui:

"Versons ces roses et ce vin,
En ce bon vin versons ces roses,
Et buvons, l'un à l'autre, afin
Qu'au coeur nos tristesses encloses
Prennent en buvant quelque fin."

(Ode à la Rose).

Oui, trempons nos lèvres dans la coupe débordante que nous tend le poète! En 1556 Ronsard brille dans la plénitude de sa gloire; il a publié quatre livres d'Odes, son livre des Folâtries et ses deux livres de sonnets à la manière de Pétrarque, sous le nom "d'Amours", où, confondant les siennes, il chante à côté de Marie, sa petite violette angevine, de la savante et froide Hélène, le souvenir toujours fidèle de Cassandre.

Par la faveur de Madame Marguerite, soeur du roi Henri II, il est nommé Aumônier du Roi et touche une pension annuelle. Désormais, chantre officiel de la Cour, il ne quittera plus ses maîtres et servira avec la meme fidélité la Reine veuve, Catherine, les rois Charles IX et Henri III, publiant en 1572 les quatre premiers livres de sa "Franciade" où il chante les hauts faits des rois de France. Quel merveilleux décor entoure le poète! les fastes de la cour des Valois

au Louvre, aux Tuileries, à Fontainebleau; les noces des princes lui fournissent des occasions magnifiques pour faire vibrer les cordes de sa lyre; il recueillera ces chants dans "le Bocage Royal". Les deuils de la cour l'atteignent aussi: Marie Stuart le frôle de ses voiles de veuve aux allées des jardins de Fontainebleau et arrache à sa plume une de ses plus belles odes; les Guerres de Religion allument au ciel des lueurs d'incendie; son roi meurt, mais le poète enivré d'amour parmi les hurlements de haine et de rage élève son chant de rossignol plaintif, parfois même il s'en fait un reproche:

> "Je chantais ces sonnets, amoureux d'une Hélène,
> En ce funeste mois que mon prince mourut,
> Son sceptre, tant fut grand, Charles ne secourut
> Qu'il ne payât la dette à la nature humaine."
>
> La Mort fut d'un côté, et l'Amour qui me mène,
> Etait de l'autre part, dont le trait me férut,
> Et si bien la poison par les veines courut
> Que j'oubliai mon Maître, atteint d'une autre peine.
>
> Je sentis dans le coeur deux diverses douleurs:
> La rigueur de ma Dame et la tristesse enclose
> Du Roi, que j'adorais pour ses rares valeurs.
>
> La vivante et le mort tout malheur me propose
> L'une aime les regrets et l'autre aime les pleurs,
> Car l'Amour et la Mort n'est qu'une même chose."

L'amour et la mort tissent l'étoffe de toute vie humaine, la plus humble comme la plus superbe, il les chanta en jouant, non sur les cordes de sa lyre d'or mais sur les fibres vibrantes de son coeur.

Ses contemporains lui mirent au front le laurier du poète; dès son vivant, se sentant consacré il le dit:

"...... de ma plenitude
Vous êtes tous remplis, je suis seul votre étude;
Vous êtes tous issus de ma muse et de moi;
Vous êtes mes sujets; je suis seul votre roi.
Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine,
Et plus vous m'épuisez, plus ma fertile veine
Repoussant le sablon, jette une source d'eaux
D'un surgeon éternel, pour vous autres ruisseaux."

Il sait qu'en pinçant les cordes des luths, des lèvres de femme répètent ses chansons mises en musique par Guillaume de Costelay, Orlande de Lassus et d'autres, dans le poétique décor des châteaux de la Loire ou d'Ille-de-France, Blois, Chenonceaux, Fontainebleau, pendant que la "nuit brunette range au ciel les étoiles" et que les fleurs qu'il aime s'effeuillent dans l'ombre. Tout près de lui, peut-être, Hélène écoute la plainte du poète qui se sent vieillir:

"Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
Assise aupès dufeu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant:
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom de s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme, et sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain,
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie."

Mais ni la Voix passionné de Ronsard, tour à-tour autoritaire ou suppliante, ni l'enivrant breuvage de ces vers où l'Amour et la Mort plaident sa cause, fléchirent la déesse. Inaccessible à son désir elle devait rester dans sa vie, non comme une de ces roses qu'effeuillèrent ses mains, mais droite et pure comme le cyprès

que plus tard il lui consacra Cependant les honneurs et les fêtes de la Cour n'emprisonnent pas notre poète, de temps en temps il faut qu'il s'échappe dans ses prieurés de Croixval et de Saint-Côme, pour se délasser dans les travaux des champs, ou chercher à recouvrer sa santé déjà atteinte des premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Que fait-il? Il jardine, sans doute il cultive des roses; un livre à la main il va se promenant dans les bois, il rêve et. . . comment n'écrira-t-il pas des vers? La rossignol, l'hirondelle, la colombe, l'alouette, sont tour à tour salués par lui dans un langage beau à offusquer leur chant. Les fleurs des prairies le reconnaissent, ne l'ont-elles pas embrassé tout petit, le jour de son baptême, alors que Mère Nature qu'il devait si bien chanter, reçut l'enfant tombé des bras de la nourrice imprévoyante? Les nymphes accourent danser pour lui, ne les a-t-il pas mille fois célébrées dans ses vers, n'a-t-il pas défendu l'asile de leur forêt sacrée?

> "Ecoute, bûcheron, arrête un peu le bras;
> Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
> Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
> Des nymphes qui vivaient dessous la dure écore?
> Sacrilège meutrier, si on pend un voleur
> Pour piller un butin de bien peu de valeur,
> Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
> Mérites-tu, méchant, pour tuer nos Déesses."
> (Contre les bûcherons de la forêt de Gâtine).

Les sources, d'onde en onde se répètent son nom et les arbres des bois touchent son front de leurs branches. La nature l'accueille comme

une souriante fiancée elle lui a prêté la voix de ses oiseaux et de ses sources, l'émail de ses fleurs, il lui rend ses trésors sertis, comme des pierres précieuses dans l'or de ses chansons immortelles:

"Je voudrais au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Déplier ses tresses blondes,
Frisant en autant de noeuds
Ses cheveux
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais pour la tenir
Devenir
Dieu de ces forêts désertes
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes."

Ronsard vieillit, son chef devient "grison", sa démarche chancelante. A la Cour, des poètes plus jeunes cueillent des lauriers. La mort qui, ensorcelée par l'"Hymne" que lui dédia le poète, l'avait épargné, vient enfin réclamer sa proie, cette "Déesse qui mérite bien mes vers, puisqu'-elle fait aux hommes tant de bien."

Cassandre, Marie, Genèvre, Astrée, Hélène, vous n'êtes plus dans le coeur de Ronsard que le symbole de la Femme éternelle; avec vos faveurs et vos dédains il tressa sa guirlande, une larme de moins versée par lui manquerait à sa fraîcheur; avec vos cheveux châtains ou blonds il a serré sa brassée de roses. Comme il vous l'avait promis il vous a faites immortelles!

Après avoir revisé son oeuvre pour lui donner la forme dans laquelle il voulait la faire passer

à la postérité, Ronsard, retiré au prieuré de St. Côme, en Touraine, s'éteint d'une mort toute chrétienne le samedi 28 décembre 1585:

> "Quoi, mon âme, dors-tu, engourdie en ta masse?
> La trompette a sonné, serre bagage et va
> Le chemin déserté que Jesus-Christ trouva
> Quand tout mouillé du sang racheta notre race."

La Nature ce jour-là dut pleurer la mort du plus grand lyrique du XVIème siècle.

Marguerite Gutiérrez Nájera.

Ronsard, Poète Lyrique

C'est au sujet de Ronsard, "notre Ronsard", "notre grand Ronsard", "chef de la Pléïade", "prince des poètes français", "prodige de la nature et miracle de l'art" que j'entreprends d'écrire quelques observations, et en le faisant je me vois comme la grenouille renommée; car n'est-ce pas vouloir se faire aussi grosse que le boeuf que de tenter de se mettre parmi le rang de ces illustres érudits français qui ont si bien su répéter, analyser, apprécier les oeuvres de la grande lumière du XVIe siècle, de caractériser le génie de la plus belle étoile de la Pléïade? Il y a une différence assez bien marquée entre la grenouille et moi, et la voici: Je n'écris pas pour égaler qui que ce soit en grandeur, mais bien tremblante, je me mets à l'oeuvre, inspirée seulement du désir de profiter de l'invitation que l'Athénée offre à ses enfants louisianais de faire une étude qui ne peut que leur faire mieux

connaître la poésie du XVIe siècle, et comprendre toute la poésie lyrique des siècles suivants.

En proposant une discussion de Ronsard les messieurs du comité de l'Athénée ne font que se joindre à la critique impartiale d'aujourd'hui qui peut-être sans rendre à Ronsard le rang qu'il tenait parmi ses contemporains, du moins le retirer de l'oubli auquel il fut condamné du jour où Malherbe prononça son arrêt en biffant un exemplaire de ses oeuvres. Comme le dit M. Curtis Hidden Page le récit de l'histoire de la gloire de Ronsard est peut-être le contraste le plus dramatique dans toute l'histoire de la gloire et de l'oubli littéraire. "Jamais homme ne fut porté si haut par l'admiration de ses contemporains, pour tomber ensuite si bas." (1) On ne peut trop appuyer sur l'enthousiasme des éloges que l'on accorda au poète de son vivant en France et à l'étranger, car cette admiration unanime existait non seulement dans le pays natal du poète, mais en Flandre, en Angleterre, en Pologne, en Italie—enfin partout où l'on s'intéressait à la poésie française. Ce poète souverain conserva l'admiration du public littéraire même après sa mort, les dernières éditions de son oeuvre ayant paru en 1623 et 1629. "Enfin Malherbe vint." Pendant deux siècles un silence plus ou moins complet se fait autour du nom de Ronsard, nulle édition de ses oeuvres, aucun volume de morceaux chosis, rien que la con-

(1) Darmester & Hatzfeld—Le Seizième Siècle en France, p. 99

damnation injuste de Boileau. Il fallut attendre la renaissance de la poésie au début du XIXe siècle pour voir la réhabilitation de la gloire de Ronsard; et de nombreux érudits s'alignèrent avec Sainte-Beuve qui en 1827 donna son **Tableau de la Poésie française du XVIe siècle.**

Les oeuvres biographiques et critiques, les éditions complètes, les morceaux choisis ne manquent pas aujourd'hui aux étudiants qui s'intéressent à l'étude de l'oeuvre du chef de la Pléïade. Travail prodigieux que d'étudier en entier la production de celui qui a écrit cinq livres **d'Odes,** six ou sept livres **d'Amour,** deux livres d'**Hymnes,** deux livres de **Poèmes,** sept mille vers d'un poème épique inachevé, des **Elégies,** des **Epigrammes,** des **Mascarades,** des **Epitaphes,** des **Discours des misères de ce temps,** de celui qui dans sa langue a représenté "uns Homère, Pindare, Théocrite, Virgile, Catulle, Horace, Pétrarque, et par même moyen diversifié son style en autant de maniéres qu'il lui a plu." (2) Quoiqu'aujourd'hui il soit bien juste que nous constations cette "générosité et variété d'inspiration" il est entendu que le toute ne mérite pas l'immortalité. Pour cette raison et pour la raison qu'une étude restreinte ne permet pas une présentation très complète, même si l'auteur en fût capable, je me contenterai de signaler quelques traits essentiels du lyrisme de Ronsard surtout tel qu'on le trouve dans les poèmes d'un

(2) Lemercier, A. P.—**Chefs-d'oeuvre poétiques,** p. XLIII

genre plus ou moins léger. Ce ne sont pas peut-être les plus grandes, mais en tout cas les plus belles compositions de Ronsard, poète lyrique.

Le titre donne à penser: Qu'est-ce que la poésie lyrique? "La poésie lyrique est l'expression des sentiments personnels du poète traduite en des rhythmes analogues à la nature de son émotion; vifs et rapides comme la joie, languissants comme la tristesse, ardents comme la passion, et tour à tour enveloppants, câlins, voluptueux, ou, au contraire, désordonnés, heurtés et discordants comme elle." (3) Si nous acceptons cette definition de Brunetière, Boileau reconnut le poète lyrique dans Ronsard quand il dit: "Il a fait un art à sa mode." Après tout, voilà le vrai poète lyrique, celui qui fait une oeuvre personnelle, celui qui interprète les réalités selon ses émotions à lui, enfin celui qui crée un art individuel.

C'est le Ronsard lyrique par rapport à cette conception moderne du lyrisme qui est le sujet de l'étude que je ferai en considérant son sentiment pour la nature, son attitude envers l'amour, et enfin sa mélancolie.

Admettant pour le moment la définition de John Drinkwater que la poésie est la communication par paroles de certaines expériences qui ne peuvent se communiquer d'aucune autre manière, on se demande tout de suite où Ron-

(3) Brunetière, Fernard—**L'évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle, p. 154**

sard a-t-il connu la nature, quels sentiments d'amour a-t-il éprouvés, et enfin quelle est la nature de cette mélancolie que l'on trouve et retrouve dans son oeuvre. Sans doute ces thèmes lyriques l'avaient ému, car n'est-ce pas son collaborateur Joachim DuBullay qui a dit que la poésie était "le papier-journal des émo tions du poète lyrique?"

Selon un gracieux récit de Binet cité par Bellessort, Pierre de Ronsard semble avoir été béni par la nature le jour même de sa naissance. "Comme on le portait baptiser à l'eglise du village de Couture, celle qui le portait, traversant un pré, le laissa tomber par mégarde sur l'herbe et sur les fleurs qui le reçurent 'plus doucement'." El il ajoute qu'"une demoiselle qui portait un vaisseau plein d'eau de roses pensant aider à recueillir l'enfant, lui renversa sur le chef une partie de l'eau de senteur qui fut un présage des bonnes odeurs dont il devait remplir toute la France." C'est en 1525 que naquit Pierre de Ronsard au château de la Poissonnière, en Vendômois. Ce Vendômois avec ses forêts, ses grottes, ses collines, ses prairies, ses fontaines, ses vignobles, enfin avec toute cette "nature variée" offrait beaucoup pour former un poète, surtout un poète lyrique. Le père de Ronsard était maître d'hôtel de François 1er. A l'âge de 9 ans on envoya Pierre au Collège de Navarre mais il n'y demeura que 6 mois. Il devint page du Dauphin et ensuite du Duc d'Or-

léans. En 1535 il suivait en Ecosse Jacques V d'Ecosse et sa femme Madeleine de France, fille de François ler. Il resta deux ans dans ce pays, il voyagea en Angleterre, devint page du troisième fils du roi. Puis il séjourna en Allemagne avec Lazare de Baïf. Ses espoirs d'une grande carrière dans les armes et dans la diplomatie furent écrasés, car à dix-huit ans comme résultat de maladie il était sourd. Désappointement, sans doute, mais quel bonheur que de revenir dans son pays natal:

> "Bref, quelque part que j'erre.
> Tant le ciel m'y soit doux,
> Ce petit coin de terre
> Me rira par sus tous."

Ce n'est pas qu'il commençait à connaître son pays, mais il le reconnaisait, car c'est lui qui dit:

> "Je n'avois pas douze ans, qu'au profond des vallées,
> Dans les hautes forests des hommes reculées,
> Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
> Sans avoir soin de rien je composais des vers."

Ce n'est pas étonnant que celui qui à l'âge de onze ans cherchait la solitude dans la nature, que celui qui à l'âge de 15 ans aimait les "monts", les "bois" et les "eaux" plus que la "cour des rois", ait su jouir encore plus de la nature dans ses moments de découragement pendant sa convalescence. Il lui était doux de se promener dans les prairies et les bois et en ce promenant il voyait cette nature variée. Il paraît avoir confiance dans ses petites aussi bien que dans ses grandes manifestations.

"Ciel, air et vents, plaine et monts découverts
Tertres fourchus et forêts verdoyantes,
Rivage tors et sources ondoyantes,
Taillis rases, et vous, bocages verts;
Antres moussus à demi-front ouverts,
Près, boutons, fleurs, et herbes rosoyantes,
Côteaux vineux, et plages blondoyantes,
Castine, Loir, et vous, mes tristes vers,

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel oeil l'adieu je n'ai su dire,
Qui près et loin me detient en émoi.
Je vous supplie, ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,
Arbres, près, fleurs, dites-le-lui pour moi."

La nature n'est-elle pas ici l'ami de Ronsard? Ne se tourne-t-on pas généralement à un grand ami quand il s'agit de demander une faveur, surtout, quand en la demandant il faut parler d'un secret du coeur? Il n'y a rien de maladif dans le sentiment de la nature chez Ronsard. Il ne se plonge pas dans la nature comme un Chateaubriand, il ne trouve pas de consolation dans la nature comme un Lamartine, il ne lui demande pas de servir de refuge comme un de Vigny. Mais il connaît la campagne et il aime la nature parcequ'elle est belle, parcequ'elle est bonne, parcequ'elle est éternelle comme la Fontaine Bellerie:

"Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle"

Ce ne sont pas seulement les contours généraux qui frappent le poète, mais avec "l'an qui reprend sa jeunesse" il voit des "vignes enlassées", "les bras longs et tortus du lierre", il entend le son du Rossignol "tantost haut, tantost bas." Il trouve beau "l'aubépin verdissant" avec

son “tronc mi-mangé”, l’aubépin sur le cime duquel le rossignolet “fait son nid”. Ses impressions sont et visuelles et auditives. Quelle précision de détails! Quel pittoresque imagé! S’il sut traduire avec coloris la nature extérieure il sut encore mieux la dépeindre avec grâce et allégresse, quand il l’associait à son amour.

On a douté de la sincérité de l’amour de Ronsard, on s’est même douté de la réalité de celle qui fut l’inspiration de son **Premier Livre des Amours.** Franchet veut bien avouer que ces amours ont une demi-réalité, et que Ronsard “s’est contenté au moins en ce qui concerne ces trois héroïnes, d’un amour d’artiste, indiscret mais sans espoir” (4) Brunetière se demande si Ronsard aimait Cassandre et Marie “comme on aime quand on n’est pas poète,” (5) avec tout le coeur, et avec tous les sens. Grâce à M. Longnon on ne doit plus douter aujourd’hui de l’identité de Cassandre qui fut Cassandre Salviati, que Ronsard connut pour la première fois quand il alla à Blois avec la Cour en 1545. Elle était italienne et, nous dit Longnon, en lisant le Canzoniere de Pétrarque l’imagination de Ronsard “lui peignait Laure sous les traits de Cassandre.” (6) Il voulut lui aussi, passer sa jeunesse à immortaliser une Florentine. En 1552 parurent

(4) Franchet, Henri—**Le Poète et son Oeuvre d’après Ronsard,** p. 237

(5) Brunetière, Fernard—**Histoire de la Litétrature française,** p. 344

(6) Longnon, Henri—**Pierre de Ronsard,** p. 320

Les Amours de Cassandre, puis en 1556 **Les Amours de Marie,** oeuvre dont Marie Dupin, jeune fille d'Anjou fut l'inspiration, et, enfin en 1574 parurent les **Sonnets pour Hélène.** C'était Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis.

Chez la plupart des poètes romantiques du XIXe siècle la nature forme un cadre pour leur amour, mais chez Ronsard c'est l'amour qui est souvent le cadre pour les sentiments de la nature. C'est le "bouquet" que nous conservons le plus souvent de ses poèmes d'amour. Le poète nous fait aimer les fleurs parce qu'il les aime, il nous fait honorer la rose parce que "la rose est des fleurs la plus belle" parcequ'elle est le "bouquet d'Amour." La rose qu'il offre à sa bien-aimée est quelquefois l'envie du poète:

> "La rose et moi, différons d'une chose
> Un soleil voit naître et mourir la rose;
> Mille soleils ont vu naître m'amour,
> Dont l'action jamais ne se repose.
> Ha! plut à Dieu que telle amour éclose
> Comme une fleur, ne m'eût, duré qu'un jour! (7)"

Le thème de la courte durée de la rose conduit à cette ode si bien gravée dans toutes les mémoires, mais dont la répétition s'excuse à ce point de vue que la beauté est hors de la portée de l'ennui:

(7) **Les Amours**—ler livre, 95

"Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vêprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté. (8)"

Le poète traite ici d'un lieu commun, mais jamais personne n'a su exprimer mieux que lui cette brièveté de la vie. Il présente un "bijou-drame" en trois actes. Quelle grâce dans l'invitation du ler acte. Quelle mélancolie tendre dans l'observation au second! Quel naturel dans la moralisation au dernier, quel mouvement dans les trois actes!

On est tenté de citer toutes les "roses" de Ronsard tant elles sont douces, mais puisqu'il faut se restreindre on se contente de signaler les plus belles. C'est la gaieté, le badinage et l'inspiration personnelle qui créent le charme de la chanson qui commence par ces vers:

"Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse,
Ja la gaie alouette au ciel a predonné
Et ja le Rossignol doucement jargonne,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse." (9)

(8) **Les Odes—ler Livre, 17**

(9) **Amours de Marie: Chansons**

Comme d'habitude il veut aller voir "l'herbelette perleuse", le "beau rosier" et les "oeillets mignons" dans le jardin fleuri. Il est peu étonnant que la rose embaume encore l'amour de Ronsard quand il songe à Marie, morte dans la "fleur de l'âge."

"Comme on voit sur a branche, au mois de mai, la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jatoux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs, au point du jour, l'arrose,

La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille déclose.

Ainsi, en la première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de pleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses." (10)

Le sentiment païen de ce poème a beau ne pas plaire, tout de même il serait difficile de ne pas apprécier le rythme languissant et majestueux que produisent les alexandrins dont se compose le sonnet.

Les sentiments du poète envers la brièveté de la vie, formule toute païenne, se retrouve souvent dans ses poèmes d'amour et devient toute la philosophie du poète dans le sonnet "Je vous envoie ce bouquet.......(11)

"Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame.
Las! le temps, non! mais nous nous en allons."

Dans ce poème et d'ailleurs dans bien d'autres,

(10) **Second livre des Amours, 2de partie, Sur la Mort de Marie**
(11) **Pièces Retranchées des Amours, 17**

l'amant fait le rappel de "la déchéance rapide des charmes extérieurs auquels," ajoute M. Laumonier, "le beau sexe tient le plus." Puisque la beauté de sa bien aimée va bientôt flétrir comme le bouquet, il lui fait une douce prière de l'aimer pendant que le temps le permet, car l'amour aussi est de peu de durée.

Enfin voilà la mélancolie du poète comme elle se trouve dans ces **Amours,** toujours la répétition de l'idée dominante: La vie est courte, la beauté se flétrit, l'amour s'éteint, donc cueillez la rose, jouissez de la vie. Le poète ne tombe dans aucun désespoir, il ne se met dans aucun état de révolte, il ne pleure pas le passé, il n'aspire à aucun au delà. Tout au contraire, se rendant compte de la fragilité de l'homme, et de la beauté de l'amour, il veut jouir de la vie il veut cueillir les belles roses de son jardin qu'il aimait surtout au lever du soleil, au réveil des saisons. Il devient le poète de la jeunesse, le poète du Printemps. Il ne faut pas croire que ses regrets ne soient pas personnels, qu'ils ne soient pas parfois pénétrants surtout quand il fait entendre les "soupirs" de sa "dernière voix" qu'il adresse à son ami, la nature. Il veut même que son ami retienne le souvenir de son malheur. Ils sont de même quand il développe le thème de l'éternité de la nature (12); quelles belles antithèses exprimées dans cette ode! "Rochers, vous ne changez jamais......mais tou-

(12) Odes Livre 4 IX

jours ma jeunesse fuit." "Bois" vous perdez vos cheveux mais "votre chef" se renouvelle" comme "l'air," tandis que mon chef "ne peut revoir sa perruque nouvelle". "Ondes....vous menez et ramenez vos flots d'un cours qui ne séjourne", mais "moi,....je m'en vais de nuit et de jour au lieu d'où plus on ne retourne". Ici la mélancolie du poète approche du désenchantement si ce mot peut s'appliquer à Ronsard.

Nous l'avons répété maintes fois, Ronsard aime la nature; poète, il l'aime parce qu'il la connaît, il l'aime parce qu'elle est bonne, il l'aime parce qu'elle est belle; humaniste, il l'aime surtout parce qu'elle est éternelle. C'est l'éternité qui plaît à cette âme du XVIème siècle et ce n'est qu'à l'éternité qu'il veut consacrer sa vie. Nous étonnons—nous, qu'avec sa conception de la fragilité de l'amour humain, le poète ait donné lieu de douter quand il s'agit de sa sincérité dans ses amours? Ne peut-on vraiment aimer que "l'espace d'un matin", peut-on aimer "comme on aime quand on n'est pas poète" trois fois? Rien de plus charmant, de plus gracieux, de plus exquis que ces chansons d'un mouvement aussi fugitif que leurs thèmes, mais il y a bien des chansons plus touchantes. Dans l'immortel sonnet que je ne puis me restreindre de citer en entier, est-ce la gloire de l'amour ou l'amour de la gloire qui pénètre?

"Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle.
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant, mes vers, et vous émerveillant:
"Ronsard me célébrait, du temps que j'étais belle!"

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie (13)"

Il fallut un artiste de grand talent ,d'observation fine, et d'imagination vive pour faire une telle peinture. Mais cet artiste est un épicurien qui répète l'idée de cette "déchéance physique;" tout passe, la jeunesse, les émotions, la beauté. Cette mélancolie cependant est très éloignée du "mal romantique". M. Laumonier a bien montré la différence profonde entre le lyrisme de Ronsard et "celui de nos poètes romantiques, qui ont au contraire rompu avec la tradition française et gréco-latine en développant dans tous les sens la poésie de la douleur et de la mort, sous l'influence des littératures septentrionales d'Ossian, d'Young, de Byron, de Goëthe" (14).

Que tout périsse, semble dire l'humaniste, "pourvu que la Muse soit immortelle" La muse, c'est la plus grande inspiration de Ronsard; pour lui la nature est le refuge des muses et l'amour c'est le dévouement à la chanson.

(13) Second Livre des **Sonnets pour Hélène**, 42

14) Laumonier, Paul—**Ronsard Poète Lyrique**, p. 633

Comme poète il n'aime profondément que les Muses qui lui avaient toujours servi de guide:

> "Le jour que je fus né, Apollon qui préside
> Aux Muses, me servit en ce monde de guide,
> M'anima d'un esprit subtil et vigoureux,
> Et me fit de science et d'honneur amoureux.
> En lieu des grans trésors et des richesses vaines,
> Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
> Me donna pour partage une fureur d'esprit
> Et l'art de bien coucher ma verve par escrit."

Cette "fureur d'esprit," c'est à dire cette adoration pour la poésie à dû être le grand soutien moral du jeune homme quand la surdité le privait plus ou moins de la société de ses semblables. Après, quelques années de convalescence d'une maladie grave Ronsard se livra à l'étude sérieuse au Collège Coqueret à Paris où se trouvait aussi Jean Antoine de Baïf, le fils de l'ambassadeur auquel il avait été quelque temps attaché. Binet raconte: "Nous ne pouvons oublier de quel désir et envie, ces deux futurs ornements de la France s'adonnaient à l'estude, car Ronsard qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoutumé à veiller tard, continuoit à l'estude jusqu'à deux ou trois heures après minuict, et se couchant réveilloit Baïf que se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. (15).

La rencontre de Ronsard et Joachim Du Bellay vers 1548 eut pour résultat que celui-ci vint demeurer avec Ronsard au collège de Coqueret dont Dorat était directeur. Enfin en 1549 parut

(15) Darmesteter & Hatzfeld—**Le Seizième Siècle en France,** p. 97

la **Deffense et illustration de la langue françoise,** le manifeste de l'école nouvelle. Par rapport à la poésie, l'école proposait surtout "une plus haute poésie, puisée aux sources antiques."

L'année suivant la publication de la **Deffense** parut le premier livre **d'Odes** de Ronsard. Il y eut opposition, bien entendu, surtout de la part du dernier disciple de Marot, mais en peu de temps on constatait chez Ronsard "le père de la poésie régénérée."

En 1550 sauf les oeuvres de Marot il n'y avait guère de poésie en France; les poètes étant devenus des versificateurs. Selon Du Bellay et Ronsard le vrai poète est "ennemi mortel des versificateurs, dont les conceptions sont toutes ravalées, qui pensent avoir fait un grand chef-d'oeuvre quand ils ont mis de la prose en vers." (16) C'est au renouvellement de cette poésie que Ronsard consacra la vie et ce fut un bienfait immense pour son pays. Il fallut une main forte, une dévotion incomparable à la Muse pour arracher la poésie de "ces jeux stériles" où elle était tombée et la conduire dans un nouveau sentier. Ronsard se lança à l'oeuvre avec un enthousiasme prodigieux ne demandant comme récompense que l'immortalité: "l'honneur sans plus du vert laurier." On a dit qu'il n'a songé à la postérité que pour préparer sa gloire. "Pour y atteindre, une seule méthode est bonne: faire

(16) Brunetière, Fernand—**Histoire de la littérature française,** p. 270

une oeuvre aussi complète, aussi achevée, aussi harmonieuse que possible." Malgré l'égoïsme qui semble entrer dans cet idéal du poète du XVI sicèle, il serait peu reconnaissant de ne pas voir la générosité de Ronsard tellement épris de sa Muse, de ne pas s'émerveiller de l'ampleur et de la richesse de cette oeuvre qui respire la force, la jeunesse, l'enthousiasme. C'est le poète toujours jeune, qui aime l'éternel, qui demande qu'un "arbre qui soit couvert toujours de verd" ombrage son tombeau. (17) C'est le poète toujours épris de sa Muse qui sur son lit de mort en 1585 "a légué sa gloire à sa patrie." (18) Nous, amis de la France, admirateurs de la Muse, ne ressentons nous pas une joie bien tendre en partageant le soin de cet héritage?

Gladys Anne Renshaw.

Bibliographie

Bellesort, André—Sur les Grands Chemins de la Poésie Classique, Paris, Perrin et Cie, 1914.

Brunetière, Fernand—Histoire de la littérature française classique, Paris, Librairie Ch., Delagrave.

Canat, Réné—La littérature française par les textes, Paris, Librarie Classique P. Delaplane.

(17) **Odes, Livre IV, 4**
(18) Franchet, Henri—**Le Poète et son Oeuvre d'après Ronsard.** p. 332

Champoin, Pierre—Ronsard et Son Temps, Paris, E. Champion, 1925.

Cohen, Gustave—Ronsard—Sa Vie et Son Oeuvre, Paris, Boisin et Cie, 1924.

Darmesteter & Hatzfeld—Le Seizième Siècle en France, Paris, Librairie Delagrave, 1923.

Faguet, E.—Seizième Siècle, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

Franchet, Henri—Le Poète et son oeuvre d'après Ronsard, Paris, 1923.

Jusserand, J. J.—Ronsard, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1913.

Laumonier, Paul—Ronsard Poète Lyrique, Paris Librairie Hachette, 1923.

Lemercier, A. P.—Chefs-d'oeuvre poétiques de Marot, Ronsard, DuBellay, D'Aubigny et Régnier, Paris, Hachette.

Longnon, Henri—Pierre de Ronsard, Paris, Champion, 1912.

Page, Curtis H.—Songs and Sonnets of Pierre Ronsard, Boston, Houghton Mifflin Co., 1924.

Sainte-Beuve, Chas. A.—Tableau de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle, Paris, Charpentier.

Tilley, Arthur—Literature of the French Renaissance, Cambridge, University Press 1904.

Ronsard, Pierre de—Oeuvres complètes, publiées par Vaganay, précédées, d'une étude sur Ronsard par P. de Nolhac, Paris, Garnier Frères, 1923.









